

Le général Alexis Dubois¹

L'enfant de Guise (1754-1770)

Paul Alexis Dubois, Alexis dans la vie, naquit à Guise, près de la halle, le 26 janvier 1754. Son berceau est un haut lieu de l'histoire, dans une vallée, précisément né d'un wez (gué) sur l'Oise, ce qui lui vaut cette prononciation si particulière de Goui-se que les Goui-sards aiment entendre faire respecter, car ils sont fiers de l'avoir transmise à une très grande famille historique de Lorraine.

Leur ville, dont le château fort rivalise depuis dix siècles avec celui de Coucy, est synonyme d'un duché. C'était à la naissance de Dubois la localité la plus peuplée et la capitale de la Thiérache. Elle était dotée d'un bailliage ducal, d'une élection, d'une subdélégation de l'intendant, d'un fort grenier à sel et d'une garnison permanente. Elle allait également réussir une OPA sur le bailliage royal de Ribemont.

Nous n'avons retrouvé qu'une faible trace du contrat de mariage d'Antoine Dubois et Agnès Gaucher (maître Poitevin, 14 février 1742)². Les apports furent de 8 000 livres, ce qui était déjà sérieux. Le couple se maria le lendemain, entouré d'ecclésiastiques présents et à venir. Les Dubois étaient bien implantés. Le marié était devenu maître-brasseur à la suite de son père défunt, comme le grand-père Isaïe. L'arrière-grand-père Mathieu, décédé sous Louis XIV, était bourgeois à Guise. Rien de drôle qu'il y eut un foyer Dubois-Gaucher, puisque les Gaucher formaient une autre famille notable très bien alliée avec les Godefroy et les Jorand.

Les parents d'Alexis étaient respectivement âgés de 27 et 25 ans lors de leur mariage et ils eurent onze enfants. Alexis fut le huitième et perdit en naissant tout espoir de succéder dans la profession de son père.

Sa vie fut d'ailleurs vite menacée, à cinq ans et demi, quand la suette miliaire s'abattit sur Guise le 25 juillet 1759, comme elle l'avait fait à Beauvais et à Beaumont. Pendant dix jours, les parents guisards vécurent dans l'angoisse à cause de cette épidémie inexplicable. Tout le monde n'en mourait pas, heureusement, mais on était sans remède, hormis les prières. À la fin du mois d'août, l'intendant Méliand put se réjouir de la disparition de ce phénomène.

1. Je remercie Jean-Christophe Dumain, des Archives départementales de l'Aisne, pour son aide et ses conseils.

2. Le contrat de mariage de ses grands-parents Isayé Dubois et Madeleine Leroux le 26 octobre 1710, est passé chez maître Lescarbotte, notaire à Guise et taxé pour 2 000 livres (Arch. dép. Aisne, 56 E 92).

Par la suite, Alexis grandit sans manifester grande vocation intellectuelle que les parents étaient prêts à encourager, notamment Jean-Joseph Le Roux, prêtre bachelier de la Sorbonne, chanoine et curé de Guise, tout comme cet autre Dubois, curé du Nouvion-en-Thiérache. Mais il se sentait plus attiré par le contact militaire de la compagnie d'invalides du château fort, de la milice bourgeoise et les souvenirs égrenés par l'oncle Isaïe, invalide lui-même en son cabaret.

Le soldat du roi (1770-1792)

Il fallait s'y attendre. À seize ans et demi, il s'engagea dans le Lyonnais-Infanterie, compagnie de Villers qui tenait garnison à Cambrai mais dont les détachements traversaient souvent Guise. Cela allait durer presque six ans, sans grande perspective. Mais il se sentit attiré par l'arme noble, la cavalerie. Bien que ruinée par la guerre de Sept Ans, elle se reconstituait lentement selon les critères de l'école française alors modèle de l'Europe.

Il entra le 5 juin 1770 dans les dragons de Monsieur, compagnie Spitzenberg. Ce n'était pas encore ça. Il racheta son congé l'année suivante pour s'intégrer, le 22 décembre 1777, dans le Royal-Normandie-Cavalerie, compagnie Montcalm, et le 1^{er} mai 1779, il fut affecté à la compagnie des cheveu-légers du même régiment. Ce ne fut que le 5 avril 1780, après presque dix ans de service, qu'il décrocha son premier galon, celui de brigadier. Un premier pas, mais un grand vers les étoiles...

Pourquoi passa-t-il, le 25 juillet 1784, au Quercy-Cavalerie ? On constate que cela se traduisit rapidement, dès le 16 septembre, par le galon de maréchal des logis et, le 16 juin 1785, par celui de maréchal des logis-chef. Le voilà enfin bas-officier. Il put, le 22 décembre, «rempiler» pour huit ans. Un an plus tard, il était adjudant.

On allait former à Givet un régiment des chasseurs de Normandie, qui, plus tard, sera le 11^e chasseurs à cheval. Il en fut porte-guidon, le grade de cornette ayant été supprimé. À 34 ans, il savait qu'il pourrait être officier subalterne. Ce fut en effet ce qui se produisit le 1^{er} mars 1791, lorsque le 11^e chasseurs à cheval prit sa dénomination historique. Il était sous-lieutenant à la 2^e compagnie Gerouvilliers du 1^{er} escadron.

La vie de garnison à Givet différait de celle de Guise ou Cambrai. La ville était frontalière mais française depuis le traité de Nimègue, c'est-à-dire un siècle, longtemps enclavée jusqu'au traité des limites de 1772. Le pont de bois sur la Meuse conditionnait la vie des deux paroisses, surtout lors des crues du fleuve. On a vu une lettre de Givet ne parvenir à Rocroi qu'après quinze jours d'errance ! Givet restait toujours enserrée dans les Pays-Bas autrichiens. Elle en recueillait les affluents des troubles, liégeois ou namurois, plus que du ravitaillement. La population était souvent en disette, mais elle savait tirer parti des crompires (pommes de terre). Elle n'avait pas attendu Parmentier. Ce qu'elle réclama surtout au ministre-comte de Narbonne lorsqu'il vint le 26 décembre 1791, c'est qu'il lui fît construire un pont en dur.

Depuis décembre 1790, les Autrichiens revenaient dans les Pays-Bas et après Varennes, ils furent franchement menaçants. Néanmoins, Alexis Dubois, « jeune » officier, mais âgé de 38 ans bientôt, décida de mettre fin à son célibat. Le 11 janvier 1792, il épousa une givetoise Marie-Madeleine Lacouster qui avait neuf ans de moins. Ils auront deux filles : Nathalie, née à Givet le 5 novembre suivant, et Marie-Julie, née à Saint-Mihiel le 12 brumaire an III. Mais d'autres événements allaient se produire.

L'officier révolutionnaire (1792-1793)

On devenait facilement officier révolutionnaire lorsqu'on baignait dans l'atmosphère de l'agitateur François Delecolle. Or, la France déclara la guerre à l'Autriche le 20 avril 1792, mais on n'était prêt sur rien. Sept ministres de la guerre allaient se succéder en six mois. C'était la mésintelligence partout, et surtout entre les chefs, l'indiscipline à tous les niveaux, et nos places fortes étaient plutôt faibles.

On devenait alors capitaine à l'ancienneté. Ce fut le cas d'Alexis Dubois le 5 août 1792. Etrange période où votre général en chef n'était déjà plus le même que celui de la veille. Dillon vivait au jour le jour à Givet où, comme Dumouriez, on ne voyait que Belgique. Or, le 27 août, Dumouriez dut replier ses plans d'invasion et diriger l'armée du Nord sur l'Argonne, ces Thermopyles de la France. Trois régiments de chasseurs, les 3^e, 11^e et 12^e s'y trouvèrent dès le 5 septembre pour préparer ce que certains appelleront « la pétarade » de Valmy. Il est un fait que l'armée prussienne, tout autant que Brunswick et son roi, n'avait guère envie de tirer les marrons du feu pour les Autrichiens. Ce fut la déroute la plus étrange qui soit. Les Prussiens faisaient halte, les Français aussi. S'ils étaient en retard pour évacuer une localité, on leur accordait un délai supplémentaire. Lorsqu'on se croisait, on se saluait très civilement ou on chevauchait de conserve. Valmy devint un symbole et le 23 octobre, Kellermann pouvait annoncer qu'il n'existait plus d'ennemi sur le territoire de la République.

Le 29 septembre, Dubois fut nommé adjoint aux adjudants généraux. Georges Noel fait, à cette époque, état d'une activité de Dubois en corrélation avec l'adjudant-major Radet, aide de camp de Dillon pendant les négociations de Verdun. Il semble que les rencontres de Dillon et de Kalkreuth à Glorieux et à Azannes furent plus décisives pour les capitulations de Verdun et de Longwy. Certains militaires ou va-t-en guerre, préféraient l'héroïque charge... Ils l'ont fait payer à Dillon.

Dès qu'il put, Dumouriez revint à son plan d'invasion de la Belgique. Le 6 novembre, il était vainqueur à Jemmapes où se serait distingué Dubois. Ce qu'il y a de certain, c'est que la veille il était papa d'une fillette et qu'il signa l'acte d'état civil à Givet.

Les armées de Dumouriez entrèrent à Bruxelles et submergèrent la Belgique, malgré les déficiences de l'intendance et les désertions des volontaires, auxquels on avait promis la libération au 1^{er} décembre. Les effectifs allaient fon-

dre de 100 000 à 40 000 hommes en deux mois. Et on demandait au général en chef de remonter le Rhin pour seconder Custine, la vedette de l'opinion publique, qui prétendait exporter la révolution dans toute l'Allemagne.

Dubois fut quelque temps remplaçant du sous-chef d'état-major de l'armée des Ardennes (général de Valence), petite armée à faibles effectifs qui devait couvrir le siège de Maastricht. Elle fut bientôt débordée par une violente poussée de Cobourg.

Notre Guisard fut alors nommé lieutenant-colonel au 17^e dragons de l'armée de Moselle. Il y avait à faire de ce côté également où Custine, le général « Moustache », s'était pompeusement bombardé « général commandant en chef les armées de la République française sur le haut et bas Rhin, au centre de l'Empire et en Allemagne ». Tout un programme pour détruire « ces tigres » qui le rejettent vivement de Francfort.

Il a bien fallu retraiter sur la rive gauche du Rhin. Le 17^e dragons en avant-garde pour progresser fut de l'arrière-garde pour retraiter, sous les ordres de Landremont, dans la division Ligniville, qu'on expédia à la prison de l'Abbaye, un petit détour qui sera presque obligatoire avant d'être de la noblesse d'Empire. Par contre, on félicita Landremont pour sa retraite intelligente et son combat à Rixheim et on en fit un général de division. Dubois, lui, devint chef de brigade à la tête du 1^{er} hussards « Liberté » par la grâce des représentants du peuple en mission à l'armée du Rhin et de la Moselle (28 mai). Ce fut confirmé, le 1^{er} juin, par le conseil provisoire exécutif qui le maintint néanmoins et provisoirement à la tête du 17^e dragons.

C'est le général de Beauharnais qui, le 23 mai, remplace Diettmann à la tête des armées du Rhin et de Moselle. Une masse de 100 000 hommes mais gonflée de nombreuses recrues inexpérimentées. On pouvait espérer débloquer Mayence investie.

Les deux armées s'ébranlèrent le 19 juillet et purent se tendre la main pardessus la Pfalzer Wald. Elles menaçaient déjà Neustadt lorsqu'elles apprirent la capitulation signée le 23. La garnison libérée s'était engagée à ne plus combattre à l'est. On parla longtemps de la « trahison » des Mayençais et le général d'Oyré, un valeureux Ardennais, en réchappa parce qu'il fut gardé dix-huit mois en otage par l'ennemi.

Le gouvernement révolutionnaire avait énormément de problèmes à résoudre. L'un d'eux était celui des effectifs d'autant plus qu'on croyait aux masses davantage qu'à l'art de la guerre. Il prit de vigoureuses mesures comme, le 16 août, la levée en masse. Les représentants aux armées anticipaient même les décrets, appelaient carrément aux armes dans leurs secteurs. Ils incitaient les chefs à réquisitionner les campagnards et leurs chevaux qu'on appela « les agricoles ». Landremont, pourtant d'origine noble, fut le premier à encourager cette quête et Dubois enfourcha l'appel des représentants Milhau, Ruamps et Borie. Il ramena au plus vite 1 000 ruraux plus un escadron de Bischwiler et de Soufflenheim, tant par de belles paroles que par menaces. Jugez du trouble que cela produisait à l'armée. Le général d'Arlandes, lui, n'apprécia pas ces désordres et passa à l'ennemi le 24 août. Ce qui ne lui portera pas chance.

Par contre, les représentants du peuple tout-puissants nommèrent Dubois et Ferey généraux de brigade à titre provisoire à la date du 24 août. On a expliqué cette nomination par sa docilité à répondre aux vœux des représentants. Il ne faut pas oublier qu'il a toujours été protégé par le représentant Niou, parent du fameux De Bry, le député de Vervins. Il fut employé aussitôt à la division de Lauterbourg commandée par le général Gilot qui semblait dans le collimateur des représentants. Dès le conseil de guerre du 8 septembre, qui comptait 6 représentants du peuple et 8 généraux, Gilot n'est plus présent. Or, son arrêté de suspension date du 12. De l'avis de nombreux officiers, Dubois n'aurait pas été innocent dans l'affaire. Il est vrai que c'était alors un procédé facile. Il suffisait de lancer des soupçons pour faire libérer une place enviée. Mais on a avancé d'autres noms d'éventuels coupables.

Le conseil de guerre du 8 septembre discuta d'une ou plusieurs actions offensives de l'armée du Rhin, dont une traversée du Rhin. Elles eurent lieu le 12 au matin, mais ce furent partout des échecs.

On pouvait en tirer certains enseignements : les représentants qui s'enflammaient à la vue de 20 000 piques ou faux manchées sur les bords de la Lauter durent vite comprendre. Dubois le reconnaît dans une lettre du 22 septembre : ils vont finir par s'évader tous !

Par ailleurs, un émigré, le comte de Mauny capturé le 14 (et fusillé le 15) eut le temps d'avertir le général Landremont que Wurmser envisageait d'attaquer et que les lignes de la Lauter ne tiendraient pas plus de trois jours. Malheureusement, Landremont n'allait pas voir directement la suite. Général en chef par intérim le 23 août, il était suspendu de ses fonctions le 29 septembre, décrété d'arrestation le 1^{er} octobre, arrêté le 4, enfermé à la prison de l'Abbaye le 15. Il n'allait en sortir que dix mois plus tard, sa carrière fichue.

Dubois savait qu'il vivait dangereusement à ce moment précis. Non pas par défaut de patriotisme, quoique toujours à la merci d'un rien, mais parce qu'il ne se sentait plus à la hauteur de sa tâche. Il l'écrivit au général Carlenc le 6 octobre. Il se savait fort capable d'emmener un régiment ou une brigade de cavalerie mais pas une grande unité, et 10 000 hommes à gérer. La prochaine épreuve était à craindre.

Wurmser I (octobre 1793-mars 1794)

Et à l'horizon ? Un vieux propriétaire terrien, né à Strasbourg, comte de Vendenheim et de Sundhausen (aujourd'hui Sundhouse). Le comte Dagobert Sigismond (ou Sigmund) von Wurmser n'est pas du monde de Dubois. Malgré son éducation soignée, ses études de philosophie et de sciences, ce qui ne nuit pas, il avait embrassé la carrière des armes, servi la France, puis il avait suivi son père dans les hussards autrichiens (1762) dont il était devenu un des lieutenants généraux.

« C'était un hussard de pied en cap, non seulement par l'uniforme mais l'honneur et les façons » écrira Arthur Chuquet. Et avec ça, plein de folle bra-

voué, d'une fougue impétueuse malgré ses 69 ans, un reître au sang vif et chaud, un Blücher autrichien.

De plus, la Révolution française avait dépouillé sa famille et l'avait personnellement privé de 40 000 livres de revenus. Il était sur « son » terrain et avait juré de « libérer » l'Alsace.

Il était depuis quelques mois dans le Palatinat mais, alliance oblige, lié aux forces prussiennes, rivé à Brunswick qui, pas plus que son roi et ses Prussiens, ne recherchait ni l'aventure ni les pertes humaines. Le comte de Mauný l'avait vu piaffer dans l'attente du feu vert.

Le 13 octobre 1793, Wurmser attaqua les lignes de Wissembourg avec 43 bataillons et 67 escadrons (43 185 hommes en théorie), sur sept colonnes. Face à lui, le général Carlenc, qui venait d'être promu général de division et général en chef de l'armée du Rhin le 2 octobre. Ses 38 400 hommes comprenaient beaucoup de jeunes recrues et sa ligne de front était en avant (*sic* !) de lignes qu'on pensait infranchissables. Dubois commandait l'aile droite avec 10 912 hommes dont 884 cavaliers qui devaient protéger Seltz, Lauterbourg, Scheibenhard et Niederlauterbach. Il allait devoir s'opposer au général Hotze qui s'était préparé à l'abri de la forêt de Bien Wald. Et du côté français, l'incurie était si grande qu'on ignorait tout des préparatifs adverses. On avait bien d'autres choses à faire ! On mutait, on suspendait les chefs : Xaintrailles le 25 août, Beaurevoir le 27 août, Gilot le 11 septembre, après Loubat, Colle le 8 octobre. Le général Clarke, chef de l'état-major et futur maréchal, tentait bien de mettre un peu d'ordre dans ce fatras mais, il fut suspendu le 10 octobre, arrêté, incarcéré.

La première colonne, celle du prince de Waldeck franchit le Rhin dans le dos de nos lignes, entra à Seltz mais n'entendit pas le canon au nord de la Lauter. Elle crut à un échec de l'offensive, s'effraya et regagna l'autre rive du fleuve plus vite que si on l'avait poursuivie. La seconde colonne du général Jellachich emporta Lauterbourg sur Dubois sans coup férir, mais mit pied à terre un peu plus loin, on ne sait pourquoi. Quant au centre français, qui se trouvait face à Hotze en personne, il tint grâce à son chef Munnier jusqu'à 4 heures du soir et se replia comme prévu sur le Geisberg qui domine Wissembourg et sa vallée. Le capitaine Fririon voulait le défendre, mais le général en chef ordonna l'évacuation tout comme à l'aile gauche française ! Plus loin encore, la division dite des Montagnes ne put que se plier, au pas, devant Brunswick. Le 16, elle allait parvenir sur la Zorn et devenir le corps de Saverne.

L'aile droite et le centre abandonnèrent ces lignes qu'on disait infranchissables, sans être battues, entraînant l'aile gauche. L'armée se découragea et cria à la trahison des généraux. Les fuyards prirent le chemin de Haguenau. La division Dubois recula tellement qu'elle se retrouva sur la Moder pour couvrir Drusenheim et Haguenau. Néanmoins, Carlenc l'en fit évacuer.

Le 15, Wurmser, qu'on n'avait jamais vu si timoré, fit chanter un Te Deum à Soultz où il brûlait des drapeaux capturés. Le 17, il vint entrer dans la localité, mais faillit être enveloppé et ne dut son salut qu'à la colonne Kavanagh arrivée à Weitbruch. Néanmoins, cette pointe menaçait l'aile Dubois qui lâcha Drusenheim pour gagner la Zorn et La Wantzenau. Il n'eut pas le temps de souf-

fler. Un faux bruit courut qu'un corps considérable remontait le Rhin pour coiffer ses arrières. Il le crut, mais cette nouvelle reculade entraînait le centre de l'armée et rapprochait Strasbourg du danger.

Toute l'armée du Rhin était démoralisée et s'attendait à ce que Wurmser se lance sur Strasbourg. Or, il était à son P.C. de Brumath. Il n'y eut que Waldeck pour attaquer La Wantzenau par surprise le 26, mais un nouveau promu, un de plus, le général Combez sut rétablir la situation.

La grande question, c'était l'attitude personnelle de Wurmser, toujours à Brumath. Comment ce vieux reître pouvait-il rester si timoré alors qu'il pouvait cueillir les lauriers ? Il était tout simplement déçu par l'accueil, ou plutôt, on dirait maintenant le non-accueil de ses compatriotes. À Wissembourg, ce fut d'abord très froid. Ailleurs, un peu mieux. Or, il venait les « libérer » ! Il oubliait les cruautés des Croates et des Valaques, « les manteaux rouges » qui coupaient les têtes de ceux qu'ils avaient tués. Et la soldatesque autrichienne qui leur faisait regretter les révolutionnaires ! Puis, les princes de Condé, de Bourbon et d'Enghien arrivés à Haguenau lui parlèrent de recruter des Alsaciens. Il se fâcha tout rouge et ils durent comprendre tout de suite que l'Autriche voulait s'approprier l'Alsace. Surtout qu'on y plantait partout des poteaux porteurs de l'aigle à deux têtes. Pas de doute. D'un autre côté, Brunswick l'avait bien félicité, mais, un coup de main à droite, nenni. Ordre du roi de Prusse ! Et pourtant, l'armée de Moselle était incapable de résister. Faites la guerre avec des alliés comme ça ! Il se contenta donc de faire capituler le Fort-Louis et de préparer ses quartiers d'hiver, avec Vendenheim à l'horizon.

À la nouvelle de ce revers, le comité donna l'ordre à Saint-Just et Le Bas – un couple brutal – de se rendre à l'armée du Rhin où ils s'annoncèrent : « Nous arrivons et nous jurons que l'ennemi sera vaincu, grâce à ce glaive qui frappera les traîtres ».

Ils parlaient, entre autres, du tribunal militaire de l'armée du Rhin qui fut transformé le 23 octobre en commission spéciale révolutionnaire (CSR). En 4 mois, il prononça 670 jugements dont 62 condamnations à mort, 34 aux fers et 36 dégradés. Malgré ses protections, Dubois fut rétrogradé et mis à la tête d'une brigade de cavalerie de la division Michaud (2 novembre). C'était un moindre mal, mais il ne sut pas cacher son mécontentement ni freiner sa langue. À la fin du mois, il était mis en état d'arrestation. Le 6 décembre, Michaud prenait le commandement de l'aile droite. Le lendemain, Dubois passa devant la CSR qui l'acquitta, mais ne pouvant le laisser sous les ordres de Michaud, l'expédia à l'armée de Moselle. Pas de quoi se plaindre, il allait être à l'avant-garde d'une armée qui reprenait l'offensive et sous quel chef, Hoche !

Le 22 décembre 1793, trois divisions marchaient sur Froeschwiller par le Jägerthal et la vallée de Langensoultzbach avec pour objectif : le déblocus de Landau. De quoi vous galvaniser la troupe ! À 9 heures du matin, le général Hotze scruta l'épais brouillard. Il s'attendait à quelque chose. À 11 heures, les Français débouchèrent de Nehwiller au pas de charge. Dubois était à l'avant-garde avec le 2^e carabiniers, le 3^e hussards et le 14^e dragons. Il tourna Froeschwiller qui fut emporté à midi, mais dans la lutte il reçut une balle dans la jambe. Hotze, après

la chute de Woerth, Goersdorf et Mitschdorf, n'avait plus qu'une issue, la vallée de Lembach. À sa gauche, l'aile de Wurmser préparait son repli sur le Geisberg. Finalement, tout Wurmser dut reculer, abandonner la ligne de la Moder. Adieu Vendenheim !

Le 23, ce fut toute l'armée du Rhin qui s'ébranla, face au nord cette fois, le 24 elle rentra à Haguenau, le 27 à Wissembourg. Les émigrés fuyèrent en désordre car la CSR était en croupe. On estime que 40 000 à 50 000 habitants émigrèrent sur les 93 000 habitants du district d'Haguenau.

Le 30 décembre, le rêve du vieux Wurmser s'était évanoui. Il refranchissait le Rhin et Landau était débloqué après 4 mois de siège. Maintenant, l'armée de Moselle qui faisait la charnière avec ses consœurs était en pays étranger. Le comité avait fixé l'objectif : Trèves. Mais les volontaires, eux ne l'entendaient pas de cette oreille. Ils étaient venus pour libérer le sol de la patrie, c'était fait, mais pas pour conquérir ailleurs au nom du comité. Ils rentrèrent chez eux puisqu'on n'avait pas voulu leur donner les six semaines de repos qu'ils réclamaient avant tout. La division Hatry perdit la moitié de ses effectifs.

L'armée de Moselle était contrainte de cantonner sur les bords de la Sarre et de la Blies, dans le froid, la neige, la glace, en attendant de repartir de l'avant. Pour l'instant, Hoche se retrouvait avec 4 officiers généraux blessés, dont Dubois de l'avant-garde, 5 autres souffrants, et le plus âgé qui faisait équipe avec Dubois se sentait fatigué. Plus encore, il avait fait une chute de cheval, et c'était au lit qu'il lisait ses cartes d'Allemagne. Or, on allait l'expédier en convalescence à l'armée d'Italie. Il l'apprit le 10 mars. Vite, il épousa, le 11 mars, en catastrophe, sa petite fiancée de Thionville Adélaïde Dechaux et, le 1^{er} avril, il arriva au QG de Nice. On l'arrêta... pour trahison. On lui reprocha un tas de choses que Saint-Just avait soigneusement regroupées.

Quant à Dubois, il s'éloigna de Wurmser, ce n'était qu'un au revoir !

Le général de la République (avril 1794-mai 1796)

Ou encore général républicain. Il avait soin de le répéter à la fin de ses courriers qui sont agréables à lire car il calligraphiait joliment et ne faisait pas plus de fautes que les futurs maréchaux d'Empire.

Abstraction faite d'une blessure – qui était un brevet de patriotisme – l'année 1793 s'achevait sous de bons auspices. Le bémol ce fut l'arrestation de son fidèle aide de camp, l'adjudant-major Étienne Radet. Il était prévenu d'avoir correspondu avec les émigrés et aussi d'avoir favorisé la fuite du roi Louis XVI lorsqu'il commandait la garde nationale à Varennes. Il cachait mal ses sentiments conservateurs. Néanmoins, l'affaire allait se terminer par son acquittement par le tribunal révolutionnaire le 4 février 1794.

Dubois était en convalescence chez le citoyen Retterval à Bouquemont, village situé dans la Meuse à mi-chemin entre Verdun et Saint-Mihiel. Son épouse était vraisemblablement à son chevet puisqu'elle accouchera à Saint-Mihiel le 2 novembre. Il profitait de cet entracte pour écrire une belle lettre au « général »

Bouchotte, ministre de la Guerre le 21 février. Bouchotte était de sa classe, puisqu'il était né en 1750, et avait servi dans la cavalerie royale, tout comme lui. Le ton employé n'a rien d'étonnant en 1794.

« Je t'ai écrit deux fois en te réclamant mon brevet du grade de général et une carte de Cassini que tu m'avais promise. Et tu ne m'as point répondu. Je n'ai point d'autres protections que mon service... ». Ça fait beaucoup de points, surtout avec ceux qu'il n'oublie pas d'ajouter dans sa signature, entre deux traits. Ce qui semble encore plus curieux, c'est quand il l'appelle général. Bouchotte n'a jamais été général, même s'il en rêvera longtemps. Il finira avec une retraite de colonel. Curieuse époque ! Un colonel ministre de la Guerre pouvait aisément décrocher les étoiles. Hé bien ! Bouchotte a tenu ce point d'honneur de ne pas en profiter. Il l'a bien regretté par la suite.

Finalement Dubois était certainement fort adroit. Bien qu'il fût éloigné de son armée, les représentants en mission Baudot et Lacoste le proposèrent le 10 mars 1797 pour le grade de général de division, ce que le ministre confirma aussitôt. Est-ce que Bouchotte n'y serait pas pour quelque chose ? D'autant plus, autre coïncidence, que Pichegru qui venait d'arriver à la tête de l'armée du Nord le réclamait près de lui. Radet, libéré, était de la charrette.

Les deux compères – frères en maçonnerie – arrivèrent à Guise le 17 avril. Dubois se replongea dans sa ville natale et sa famille. La ville était sous tension guerrière depuis huit mois, presque sous le feu de l'ennemi qui faisait des raids dans les villages proches comme Vadencourt, Hannapes, etc. Un camp avait été formé à l'ancienne abbaye de Bohéries. Le 21 avril, malgré un succès de la division Balland à La Capelle et en forêt du Nouvion-en-Thiérache, une panique se produisit soudainement à la division Goguet qui devait tenir le blocus et le bois d'Arrouaise. Les soldats du 3^e cavalerie se mirent à fuir jusqu'au camp de Bohéries. Goguet leur reprocha leur honteuse conduite. L'un des cavaliers, irrité, le blessa lâchement d'un coup de pistolet. Il alla expirer à Guise le 25 à 27 ans, 1 mois et 10 jours.

Cet événement grave d'indiscipline provoqua la venue du couple infernal de représentants Saint-Just et Lebas le 2 mai. Leur première mesure fut l'instauration d'un tribunal militaire sans assistance de jurés. Apprenant qu'il y avait beaucoup de soldats dans les prisons de Guise, Saint-Just répondit qu'« il serait à désirer que les cimetières regorgeassent plus que les prisons ». Autrement dit, il était prêt à refaire ce qu'il avait fait ailleurs.

Sitôt arrivé, Dubois fut mis aux commandes d'une division de cavalerie à l'aile droite sous le général Jacques Ferrand. Radet, lui, fut promu adjudant général chef de brigade et chef d'état-major de cette division Dubois. Celui-ci disposa de deux autres aides de camp, les sous-lieutenants Gabriel Noël et Jean-Dieudonné Lion. Ce dernier deviendra baron d'Empire et comte sous la Restauration.

Les troupes restèrent autour de Guise pendant presque tout le mois de mai 1794. Le plus gros souci de la cavalerie fut son ravitaillement en avoine. Les imprécations de Saint-Just en produisaient peu.

Malgré ses revers à l'aile gauche, Pichegru, commandant de l'armée du Nord, envoya néanmoins la division Desjardins sur la Sambre pour se lier à l'ar-

mée des Ardennes (général Charbonnier) victorieuse à Boussut et Beaumont. Il faut dire que Charbonnier, s'il était brave comme un grenadier, était un piètre général mais qui obéissait aveuglément à Saint-Just. La cavalerie Dubois s'ébranla aussi le 26 mai dans la direction de Maubeuge. Ce fut Saint-Just qui leur demanda de franchir la Sambre pour faire tomber Charleroi, et qui les relança six ou sept fois au mépris des pertes. Devant la difficulté, il appela l'armée de Moselle (général Jourdan) qui arriva en renfort le 3 juin avec 45 000 hommes. L'ensemble fut appelé « les armées réunies » et placé sous les ordres de Jourdan. Au total, 100 000 hommes. Divers généraux furent mutés, dont Fromentin qui n'avait pas démérité et allait tenter de se suicider. Dubois se vit confier une très forte unité de cavalerie à l'aile droite. Il allait exécuter plusieurs charges remarquées contre le prince d'Orange, comme celle de la Chapelle d'Herlaymont. Il lui prit 7 pièces de canon, sabra 700 à 800 hommes et fit 500 prisonniers. Quant aux restes, il les poursuivit en direction de Génappe.

Charleroi tomba le 24 juin alors que le prince de Cobourg s'approchait avec des troupes anglaises et une réserve autrichienne pour aider le prince d'Orange. Une canonnade fut engagée le 25, prémices d'une bataille le lendemain. L'armée française était déployée en croissant autour de Charleroi. La cavalerie Dubois se trouva entre Ransart et Wagnée, près du bois de Lombue également, donc entre Gosselies et Fleurus. Il était prêt à répondre à Quasdanovitch et au général-comte de Kaunitz. On a prétendu que la cavalerie autrichienne était plus nombreuse et plus aguerrie, mais que leur artillerie était plus faible. Dubois dut faire mouvement sur Hepignies et Wagnée afin d'aider la division Marceau très pressée par le général Beaulieu. Celui-ci reçut des renforts qui firent reculer la cavalerie. Cela provoqua un mouvement de retraite vers le Pont-à-Loup dans l'intention de repasser la Sambre. Marceau réussit à l'enrayer et un mouvement de Lefebvre sur sa droite rétablit la situation. L'archiduc Charles et le comte de Kaunitz pensèrent ensuite enlever la décision face à Championnet. Jourdan devina que l'instant était crucial du côté de Lambersart. L'arrivée de Kléber bloqua l'ennemi qui ne put déboucher d'Hepignies. Dubois et l'artillerie légère aidant, nos troupes purent repartir de l'avant. À six heures du soir, les Autrichiens se mirent en retraite, suivis par la cavalerie Dubois jusqu'à Gembloux où Mayer, Hatry et Dubois se heurtèrent à une résistance de Quasdanovitch et Beaulieu réunis.

Paris comprit très vite toute l'importance de cette victoire et déclara que les armées réunies de Moselle, Ardennes et Nord avaient bien mérité de la patrie.

Désormais, cette nouvelle formation porta le nom d'armée de Sambre-et-Meuse (29 juin). Dubois en fut nommé aussitôt (2 juillet) commandant en chef de toute la cavalerie. C'est à ce titre qu'il marcha d'abord sur Nivelles où il tourna l'ennemi par Beaulers pour le rejeter sur Braine-l'Alleux. Une bonne petite charge de cavalerie aida Lefebvre à faire sauter un ultime bouchon le 6 juillet. Le prince d'Orange se replia sur la forêt de Soignies pour couvrir Bruxelles.

Le rapport de marche de Dubois fut signé le 10 juillet de la Maison du Roy. Aux Quatre-Bras le 6, il avait pris la route de Nivelles et ouvert le feu sur l'ennemi en forêt d'Hougoumont. Devinant Lefebvre en retard ou empêché, il

l'aida avec des pièces de 4. Ce fut ce qui provoqua la retraite autrichienne sur le plateau de Mont-Saint-Jean le 7. La cavalerie cueillit plus de 200 déserteurs vers la Chapelle-Saint-Lambert. Autant de noms qu'on retrouvera en 1815.

Les Français traversèrent la Belgique presque au pas de course. Le 15 juillet, Dubois s'empare de l'abbaye de Florival. Le 24, Liège et Anvers tombaient entre nos mains. Paris était devant un gros problème : fallait-il annexer ?

Or, il se passa autre chose dans la capitale. Les 27 et 28 juillet furent un tournant pour la Révolution française avec la chute de Robespierre, Saint-Just et compagnie. 93 révolutionnaires furent guillotines en deux jours. Le comité de Salut public, le Tribunal révolutionnaire, les représentants du peuple perdirent leur autorité et se mirent en sourdine. Près de 8000 prisonniers allaient échapper à Fouquier-Tinville.

La guerre n'en continua pas moins. La chute de quelques forteresses investies libéra 12000 hommes qui allèrent se joindre aux autres. Cobourg dut abandonner successivement les lignes de l'Ourthe, de l'Aywaille et de la Vesdre. Le 22 septembre, on entra à Aix-la-Chapelle et Kléber investit Maastricht. Le 2 octobre, Dubois était en Allemagne, à la bataille d'Aldenhoven car l'ennemi avait tenté de se retrancher sur la Roër. Jourdan était au centre de la bataille avec Dubois. À 7 heures du matin, le camp de Juliers était déjà emporté et la journée décidée. La ville de Juliers se rendit aussitôt et livra 60 canons. Le 23 octobre, la glorieuse et jeune armée de Sambre-et-Meuse faisait jonction avec celle de Rhin-et-Moselle. À la chute de Cologne le 29 octobre, on put dire que la rive gauche du Rhin était entre nos mains, hormis quelques places investies.

Le 15 novembre, Dubois put obtenir un congé de deux mois. Il allait faire connaissance avec Marie-Julie née à Saint-Mihiel le 1^{er} courant.

Il rentra au corps très exactement le 15 janvier 1795 et on le trouve sur la Meuse à Moseyck et Stockem. On le savait d'un caractère entier et ombrageux, ce qui était peut-être de bon ton sous la Terreur. Mais, bizarrement, on le revit plus aigri, plus brutal. Il humilia un ordonnateur, prêt à le corriger « s'il ne le jugeait trop bas et trop vil pour mériter des coups ». Il entra souvent en conflit avec des camarades modérés, avec son confrère Kléber, avec son général en chef Jourdan. Était-ce l'inaction qui aggravait ses défauts ? Une dispute fit déborder le vase le 3 mars. Le représentant Joubert le suspendit de ses fonctions sur le Rhin et le fit appeler à Paris. Ça sentait un fument de disgrâce.

Mais à Paris, ce fut le civil qui s'agita en floréal. Il ne recevait plus de charbon, plus de bois, très peu de pain, ce qui était encore plus grave. Le 29 floréal, les boulangers ne purent délivrer que deux onces de pain par tête et encore moins le lendemain.

Le 1^{er} prairial (20 mai) de grand matin, le tocsin sonna dans le faubourg Saint-Antoine et Saint-Marceau. Les comités civils des sections furent envahies par les femmes et sommés de fournir du pain, ce qu'ils étaient incapables de faire. Alors, on cria : « À la Convention ! » où on allait présenter une liste de revendications, huit ou neuf, mais le pain en premier lieu. Elle fut lue dès l'entrée en séance à onze heures. L'Assemblée jura qu'elle allait sévir, qu'elle saurait mourir, etc. Les portes, elles, ne résistèrent pas longtemps. Les gardes nationaux refoülèrent

la foule plusieurs fois. Finalement, le président par intérim Vernier fit des propositions qu'on refusa d'entendre.

« Non, non, c'est du pain que nous voulons ! ».

Le tumulte se poursuivit. Le président confia le commandement des forces armées de la capitale au général Delmas, selon Tarlé.

Vers 4 heures, il y eut des coups de feu à l'entrée de l'assemblée. Un obscur député nommé Féraud se précipita, cria à la foule qu'elle ne pouvait entrer qu'après avoir passé sur son corps. La foule passa. Finalement, après l'avoir malmené, elle le tua d'un coup de pistolet, le traîna dans une salle voisine, lui coupa la tête qu'elle vint brandir devant le président Boissy d'Anglas. Celui-ci crut voir la tête du général qu'on disait encerclé. Il la salua très respectueusement, ce qui calma la foule.

Le lendemain, 2 prairial, la situation restait tout aussi tendue. Des troupes entraient dans la ville depuis la veille, semblant fidèles au gouvernement. Mais de nouvelles masses partirent des faubourgs. Sur une proposition d'Aubert, on nomma un général qu'on avait sous la main, Alexis Dubois, à la tête de la cavalerie de Paris. Accompagné de trois conventionnels, Dubois marcha contre cette foule qui se laissa disperser sans trop de résistance. Parvenu au faubourg Saint-Antoine, il dut exhiber le canon pour faire sauter le bouchon. Il accepta de parlementer, on le rassura, ce qui n'empêchait pas la foule de marcher vers la Convention. À tel point qu'à un certain moment il se trouva face à 20 000 personnes sur la place de la Révolution. Il fut entouré, enlevé de son cheval et on parlait de le tuer. On le garda facilement en otage jusqu'au retour d'une députation. L'après-midi, il lui fallut encore tergiverser. Il savait qu'on attendait le premier coup de feu, et il voulait à toute fin l'éviter. La journée s'acheva à la Convention sur une proposition du député d'Avesnes, Gossuin qui suscita une touchante scène d'accolade. Mais ce fut le jour le plus long pour Dubois.

On aura un général vendémiaire corse. On aurait pu avoir un général prairial thiérachien.

En fin de journée, Dubois apprit que le général Étienne Legrand, commandant la cavalerie de l'armée du Nord, offrait de permuter avec lui. Bonne aubaine ! Il ne se le fit pas dire deux fois : néanmoins, le souvenir de cette journée n'allait pas s'effacer de sitôt.

On se demande encore qui avait pu tirer les ficelles de ces journées de prairial. Or, un jeune homme de Guise un peu trop imprégné des idées babouvistes au point de se faire appeler Brutus Magnier prétendit avoir conçu le plan de l'insurrection. Mais lorsqu'elle se déclencha, s'il était toujours sous les verrous, il la revendiqua néanmoins. Voyant que l'affaire n'avait pu aboutir à son gré à cause de Dubois, pensa-t-il, il lança contre lui une espèce de fatwa avant l'heure. Il jura que ce maudit Dubois « ne devait périr que de sa main ! » Vous n'en croirez pas vos yeux lorsque vous apprendrez qu'Antoine dit Brutus Magnier était tout simplement son jeune neveu, fils de Barbe Dubois, sœur du général. On ne sait jamais ce que peut faire un extrémiste de cet acabit, sans respect pour un héros.

Le général Moreau avait remplacé Pichegru à l'armée du Nord le 3 mars dernier. Cette armée stationnait alors en Hollande. Ce fut la raison pour laquelle Dubois se retrouva à Utrecht le 15 juin, au calme, car ce fut pour lui une vraie

sinécure. Le 30 juin, on lui confia la 5^e division, par intérim, avec un P.C. à Bruges. Le 12 juillet, il accompagna un détachement qui rejoignit l'armée des Côtes de Cherbourg, et il revint aussi vite. Le 26, on lui confia la 4^e division qui se trouvait à Mons en Hainaut mais le 29 septembre, il était à nouveau à l'armée des Côtes de Cherbourg. Est-ce qu'on allait le faire bondir sur l'Irlande ? Il n'eut pas le temps d'en rêver car on le renvoya à Mons, en attente³.

Arriva 1796 (ancien style). Dubois piaffait d'impatience dans une armée d'observation lorsque montaient des rumeurs venant d'Italie. Un jeune général en chef y faisait des prouesses. Il avait culbuté l'armée Beaulieu maintes et maintes fois, il allait conquérir l'Italie à ce train-là.

En mai 1796, la nouvelle se répandit dans les gazettes que le brave Laharpe était mort à Codogno à la tête de la 1^{re} division d'avant-garde. Beaulieu avait voulu le surprendre dans ses quartiers à deux heures du matin. Laharpe avait sauté sur un cheval pour rétablir la situation, à la tête d'une demi-brigade toute éberluée, mais était tombé frappé d'une balle. On dit depuis qu'il a été tué par mégarde par le feu de ses propres troupes. Si c'est vrai, c'est trop bête. Après Stengel mort des suites de sa charge de Mondovi, il y avait place pour lui, Dubois, à l'avant-garde. Vite, il demanda sa mutation, à cette division de tête. Le 27 juin, sa demande était exaucée. À cheval !⁴

Wurmser II (juin-septembre 1796)

À nous deux Wurmser ! Car c'était lui qui avait succédé à Beaulieu dans la plaine du Pô. Il était arrivé au sommet de sa gloire auréolé par une éclatante victoire à Mannheim. L'Autriche était convaincue qu'il allait mettre fin à cette campagne par quelque prouesse.

Dubois arriva à l'armée d'Italie déjà parvenue à hauteur du lac de Garde, le 9 août 1796. Le 12, on le mit à la tête des cavaliers de Laharpe, sous les ordres du général Kilmaine, un Irlandais qui fut au Royal-Dragons et qui a fait la guerre d'Amérique.

Wurmser, qui avait été battu une première fois, avait reconstitué une armée dans le Tyrol, pendant que les Français investissaient Mantoue, la place-

3. Pendant des mois, il courut à droite, à gauche, pour des motifs qui étaient loin des aspirations d'un général de cavalerie ! Jugez par l'affiche placardée à Tournai le 2 février 1796 : « J'apprends par la voix des Autorités constituées qu'il existe dans cette commune des Êtres assez criminels pour oser proférer le nom de roi, où sont-ils ? Qu'ils se montrent. Et je leur livrerai combat... » (Service Historique de la Défense, dossier individuel du général Dubois).

4. Dubois écrit du quartier général de Vérone le 30 thermidor au citoyen Petiet, ministre de la Guerre. « Croyez que je n'oublierai (*sic*) jamais le service que vous m'avez rendu en m'envoyant à cette armée que ses succès rendent immortelle, pour y cueillir de nouveaux lauriers, en combattant les ennemis de la République. Salut et dévouement. Le général républicain Alexis Dubois ». La signature est soulignée de trois points entre deux traits (Service historique de la Défense, dossier individuel).

charnière de l'Italie. Bonaparte avait deviné le nouveau plan de Wurmser qui était attiré par Mantoue qu'il voulait délivrer, et savait que cette forteresse pouvait être le piège fatal. Pour ce faire, Wurmser partant de Trente devrait accomplir un arc de cercle à l'est pour pouvoir atteindre les assiégés. Bonaparte trouva la stratégie à lui opposer et il prévint Sahuguet – qui avait remplacé Serurier malade – que l'affaire serait dure pour lui et qu'il ne fallait pas être un autre Vilette qu'il venait de destituer. La cavalerie d'avant-garde serait divisée en deux parties. Kilmaine devrait couvrir Mantoue avec une grosse moitié de la cavalerie, Dubois à la tête du reste précéderait la manœuvre dans le Tyrol. Si Wurmser faisait comme le pensait Bonaparte, il allait s'en souvenir !

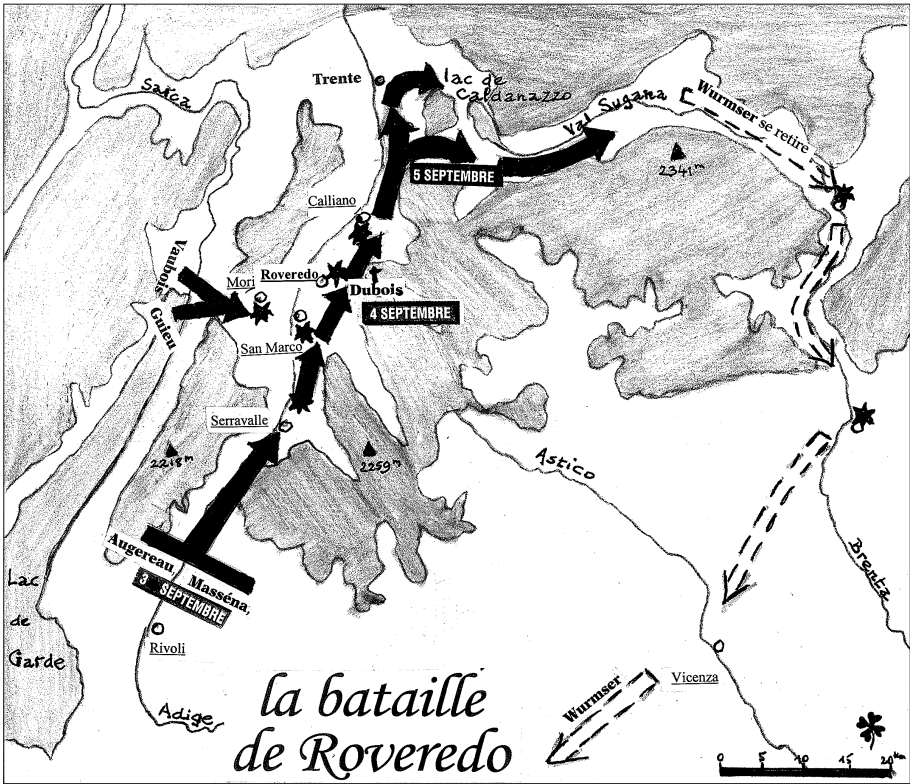
Le 1^{er} septembre, quelques éléments se mettaient en mouvement, notamment sur l'eau ! Une flottille traversa le lac de Garde pendant que l'armée de terre remontait l'Adige. Tout le reste s'ébranla le 2 septembre car Bonaparte avait maintenant la certitude, grâce à ses agents de renseignement, que l'avant-garde de Wurmser s'était engagée en direction de la vallée de la Brenta (corps Meszaros). Masséna remonta l'Adige derrière la cavalerie d'avant-garde : Dubois avec le 10^e chasseurs et le 1^{er} hussards, ex-Bercheny. Sur leur droite, un corps d'infanterie légère (Pijon) emprunta une voie beaucoup plus courte, le Val Pantano, pour parvenir en tête au nord d'Ala. Tout se déroula comme prévu. Pijon chassa le corps de Wukassovitch de Serravalle et envoya des reconnaissances sur San Marco qui fut le début des difficultés et sur Mori d'où l'aile gauche Vaubois devait arriver par terre et par lac.

Le 3 septembre, Masséna entra dans Ala à deux heures du matin pendant qu'on tâtait les défilés de San Marco. On renforça la cavalerie d'avant-garde de deux pièces d'artillerie légère, ce qui n'allait pas être de trop.

Le 4 septembre, Masséna voulut aborder San Marco mais un premier assaut frontal fut repoussé. Bonaparte était là en personne. À six heures du matin, il envoya l'adjutant-général Sornet pour attaquer avec sa 12^e demi-brigade d'infanterie légère, en tirailleur sur la gauche. Le général de brigade Victor et sa 18^e demi-brigade de bataille attaquèrent par bataillons en colonne serrée. Il fallut deux heures d'un rude combat pour voir enfin reculer les Autrichiens. Bonaparte craignit qu'ils se reformassent un peu plus loin et envoya son aide-de-camp, le capitaine Lemarois, près du général Dubois pour qu'il lancât une charge et précipitât ce repli.

Dubois se mit à la tête du 1^{er} hussards et chargea avec impétuosité comme à l'ordinaire. Malheureusement, il fut aussitôt atteint de trois balles qui le jetèrent à terre. Son aide-de-camp, lui, tomba, raide mort à ses côtés. La charge se déroula brillamment, l'ennemi fut rompu et culbuté. Le général en chef qui parcourait le champ de bataille s'approcha de Dubois qui lui dit en lui serrant la main : « Je vais mourir en succombant pour la patrie, que j'apprenne au moins le dernier succès de nos armes ». Son désir fut exaucé puisqu'avant d'expirer deux heures plus tard, il fut informé de notre entrée dans Roveredo, une localité qu'il n'avait pas pu voir mais qui fut attachée à sa mort.

Masséna donna un temps de repos à ses troupes avant de forcer un dernier obstacle, le défilé de Calliano où se trouvait Davidovitch. Le 1^{er} hussards s'y distingua encore mais y perdit son colonel. Quant à Bonaparte qui faisait confiance à Masséna pour la montée dans le Tyrol, il tourna à droite et s'enfila



avec les troupes d'Augereau dans le Val Sugana afin de descendre la Brenta dans le dos de son adversaire. Wurmser hésita. Il ne pouvait reculer; marcher sur Venise, c'était abandonner Mantoue. Il choisit de rallier cette forteresse où il s'enferma le 13 septembre, pris à son propre piège. Une autre armée autrichienne se reconstitua sous le Feldzugmeister baron Alvinczy, aussi redoutable et audacieux. Il y eut Arcole, une autre armée, Rivoli. Encore une fois, les Autrichiens devaient lâcher les défilés, Alla, Roveredo Calliano et abandonner tout espoir de délivrer Mantoue. Là, Wurmser capitula ainsi que sa garnison affamée et décimée par les maladies. Le 2 février 1797, Wurmser fut libéré personnellement. Son gouvernement lui confia un commandement en Hongrie, mais il n'eut pas l'occasion de s'y rendre car il mourut à Vienne le 23 août 1797.

Ce fut Alex Berthier (Alexandre en réalité), chef d'état-major de l'armée d'Italie, qui annonça la mort du général Dubois au ministre de la Guerre Petiet le 28 fructidor an IV (la réception en a fut faite le 8 vendémiaire): «Ce brave général est généralement regretté de toute l'armée dont il avait l'estime. La République a perdu en lui un de ses plus intrépides deffenseurs (*sic*)»⁵.

5. Avis de Berthier daté de Due-Castelli où il est resté jusqu'au 30 fructidor (Service historique de la Défense, dossier individuel).

Le 9 prairial an V, on accorda une pension de 1 500 livres à sa veuve et un secours annuel de 750 livres à ses filles jusqu'à l'âge de 12 ans. Ce fut approuvé le 12 vendémiaire an VI (3 octobre 1797) et le département des Ardennes reçut toutes instructions pour ce faire.

Par contre, si on a complètement occulté autour de lui le souvenir de ce brave qui aurait pu être une des gloires de l'Empire, c'est à Hirson qu'on a voulu pérenniser ses exploits. Fort malheureusement, le fort Général-Dubois qu'un certain capitaine Dubois (sic) y a implanté n'est plus qu'un vestige peu fréquentable. L'invention de la mélinite en a fait un mort-né.

Marcel CARNOY

Bibliographie

La consultation du dossier individuel du général Dubois au Service historique de la Défense est incontournable, et pour une étude approfondie il y a lieu de rapprocher les documents relatifs aux armées, aux unités et aux confrères, en particulier Radet.

Du côté de l'imprimé, il est impossible de citer tous les documents et ouvrages traitant de ces années si mouvementées. Dubois a peu de rapports avec la politique nationale, sinon des amis protecteurs. Par contre, on peut regretter la guigne qui s'est agrippée à son souvenir. À commencer par le fait qu'il n'a pu chevaucher et charger sous le Consulat et l'Empire comme tant d'autres. Il aurait mérité bien des honneurs et certaines encyclopédies très bien famées ne l'auraient pas fait naître en Auvergne ! Maximilien Melleville, si connu pour son *Dictionnaire historique de l'Aisne*, a lui-même écrit qu'un des enfants de Guise, « Antoine » Dubois fut général de division sous l'Empire... ».

Parmi les publications récentes, le *Dictionnaire Napoléon*, qui n'oublie pas Bonaparte, ne parle que très brièvement de la manœuvre de septembre 1796. Si elle n'avait pas réussi, toute l'histoire en eut été changée. Il ne cite pas non plus le nom de Dubois parmi les généraux de Bonaparte. Jean Tulard n'en a pas moins dirigé l'*Atlas Napoléon* de Michel Jaeghere et Jérôme Grasselli (2001) qui nous est précieux pour la campagne de 1796.

C'est la relation avec notre région qui nous importe en priorité. Sur 42 officiers généraux, natifs de l'Aisne qui ont traversé la Révolution et l'Empire, 5 sont morts au champ d'honneur. Dubois fut l'un d'eux et le premier en date.

Les registres paroissiaux et certains documents notariaux ont été consultés. Nous n'avons pas lu l'étude de Léon Hennet, qui fut la première en 1893, citée par Georges Noël. Celui-ci semble être le premier à en parler sérieusement dans *La Thiérache*, nouvelle série, tome II, parue en 1940 par les bons soins de Pierre Noailles.

Nous n'avons pas eu connaissance d'un portrait ou d'une miniature du général Dubois ou de son épouse, ni de sa descendance éventuelle, ni celle de son vindicatif neveu « Brutus » Magnier qui s'est marié à Guise en 1797, année mémorable.

